

qu'est-ce que je demande après tout ? Une heure le dimanche pour avoir la messe, une heure tous les mois le samedi pour aller à confesse. Vous riez, Henriette. Vous n'allez pas à confesse, vous, on le sait bien. Ça vous gênerait joliment vos petits plaisirs. Moi, je ne demande pas de plaisirs, je demande deux heures de liberté, rien que deux heures.

—Assez, dit majestueusement Mme Bellardin, vous m'énerviez. Ces cérémonies gênaient votre service. Cependant, je parlerai au colonel qui tient beaucoup à vous, je ne sais trop pourquoi.

—C'est un brave homme, dit Faraude gravement. Et elle s'en alla au bruit de l'éclat de rire que sa naïve déclaration avait déterminé chez sa maîtresse, et auquel la soubrette se permettait de faire écho.

Malgré tout, Faraude put penser qu'elle avait eu les honneurs de la séance en voyant Henriette fondre dans sa cuisine, une demi-heure plus tard, sous le prétexte de réclamer de l'eau tiède.

La voix de la jeune fille tremblait de colère, et, avant de se saisir du manche de la casserole, elle plaça son petit poing fermé sous le nez de Faraude en s'écriant :

—Ah ! rapporteuse, c'est comme cela que tu vends tes camarades, et sans en être priée encore. Sais-tu ce que tu recevras pour la peine ? Avant un mois tu seras sortie d'ici, bigote.

—A la grâce de Dieu, répondit tranquillement Faraude.

Et elle ajouta très haut avec une malice profonde :

—J'avais bien reconnu la bouteille, allez ! c'était le rhum de M. le colonel, et j'avais reconnu le chapeau aussi, le beau chapeau blanc avec des roses tout alentour. Tant qu'à faire, vous et M. Jules prenez ce qu'il y a de mieux chez les maîtres.

Le bruit d'une porte qu'on lui fermait brusquement au nez lui répondit.

## CHAPITRE XII

Tout d'abord Faraude crut que la franche explication qu'elle avait eue avec sa maîtresse porterait, au rebours de la prédiction de son antagoniste, de très bons résultats.

Guillaume lui confia que le colonel, cette crème des troupiers, avait donné raison à la fille de Saint-Cornély, et avait exigé qu'on lui accordât les deux heures qu'elle réclamait, disant bien haut à sa femme, devant cette coquine d'Henriette, qu'il lui plaisait d'avoir enfin une honnête femme à son service.

—Maintenant que vous avez votre dimanche, tout va aller comme sur des roulettes, ajouta le brave garçon ; et je suis sûr que, moi parti, vous ne quitterez pas mon colonel.

Faraude hochait tristement la tête.

—De ça, il ne faudrait pas jurer, mon Guillaume, dit-elle. Je trouve qu'il y a bien du désordre dans ces maisons où les soldats vont et viennent comme chez eux, sans avoir ce qui s'appelle un vrai service à faire. De quel aide nous est ce Jules, je vous le demande ? De temps en temps il va porter les lettres de madame ; mais, dans la maison, qu'est-ce qu'il fait ? Lorgner les bouteilles à long cou du colonel et rire avec les bonnes pour en arriver à fricoter avec elles. Car il faut bien un peu la camaraderie de la cuisinière pour toutes leurs régalaies. Et quand elle fait bonne garde, dame ! vous avez vu ce qui arrive, on la prend en détestation.

—Vous avez le colonel pour vous, répéta Guillaume, qui ne sortait pas de là, vous verrez que ça ira mieux.

Si Faraude avait pu contrebalancer par ses discours l'influence de la maligne Henriette, la prédiction de Guillaume se fut réalisée. Mais elle n'était pas femme à s'imposer aux regards de sa maîtresse, qui, dans sa légèreté, il faut le dire, préférait la femme de chambre qui la coiffait à son avantage, à la cuisinière qui faisait régner l'ordre et l'économie dans sa maison.

Cependant, comme Faraude avait un terrible défenseur dans le colonel, ainsi que l'avait dit Guillaume, Henriette et Jules avaient beau creuser la mine à force de mensonges et de duplicité, la mine n'éclatait pas. Et le temps marchait, et le congé de Guillaume approchait. Les deux complices attendaient cette époque pour ruiner tout à fait le crédit de Faraude.

Ils la connaissaient peu endurante et ils se disaient que, privée des conseils de son compatriote, elle ferait quelque bonne résistance qui la condamnerait.

Mais il y avait le colonel, le terrible colonel qui,

avec force "sacribleu," mettait les ordonnances sous la gouverne de Faraude, et qui confiait toutes ses clefs à l'incorruptible Bretonne.

Par une fâcheuse coïncidence, le colonel fit une assez longue absence, précisément à l'époque où Guillaume devait quitter le régiment. Faraude, privée à la fois de son protecteur et de son compatriote, allait se retrouver à la merci de ses deux adversaires qui ne pouvaient lui pardonner la révélation touchant le rhum et le chapeau.

Elle eut tout de suite le pressentiment de la difficulté de la situation, et le jour où Guillaume arriva, légèrement ému par l'adieu fait au régiment en la personne de plusieurs camarades, et aussi par les libations qui avaient accompagné cet adieu, Faraude le reçut tristement.

—Je ne vous offre rien, Guillaume, dit-elle, car je vois que ce ne sont pas les petits verres qui vous ont manqué aujourd'hui. Je ne vous le reproche pas, puisque c'est la mode parmi vous autres, garçons, de mettre le verre à la main dans vos jours de joie comme dans vos jours de peine ; mais si vous êtes à court d'argent pour retourner à St-Cornély, ne vous gênez pas pour me demander ce qui vous manquait.

—Merci, Faraude, dit gaiement Guillaume, mon colonel a prévu ça et je ne manque pas d'argent. Je vous remercie tout de même, et ma foi, je n'ai qu'un chagrin en quittant le régiment, c'est de vous laisser en arrière.

—En cela vous n'avez pas tort, Guillaume, car moi je vous trouve bien heureux de retourner au pays.

Elle soupira profondément et reprit :

—Il y a des moments où je me condamne d'avoir été ingrate envers les Ronan à cause de Mathurin. Ce garçon là m'a menée bien loin avec ses idées d'instruction, plus loin qu'il n'aurait été prudent d'aller. Mais ces choses-là, une fois commencées, il faut les continuer. Si j'étais à recommencer, seigneur, je lui dirais de suivre l'état de son père, qui n'est pas si mauvais après tout. Est-ce que vous croyez, Guillaume, que je n'aimerais pas mieux être dans une bonne hutte, qui sent le hêtre frais coupé et même dans la forêt du bon Dieu, à écouter chanter les oiseaux, tout en travaillant, que dans cette prison, devant ce fourneau allumé qui me mange le sang ? Et de grosses larmes jaillirent de ses yeux.

—Eh bien, Faraude, allons-nous en ensemble, dit Guillaume avec élan.

—Ce n'est pas possible, Guillaume, ce n'est pas possible ; j'ai fait la bêtise de venir, je resterai. Cet enfant-là travaille, à ce qu'il dit, dans ses lettres, je ne peux pas lui manquer cette année. Mais, dame, de vous voir partir me donne un coup ici.

Et elle posa la main sur son cœur.

—Mais dites-moi, reprit-elle, ne me voudriez-vous pas écrire une fois encore à Mathurin. Il n'est pas prêt à recevoir des lettres, vous parti.

—Pourquoi ? c'est un service qu'on vous rendrait avec plaisir.

—Ne croyez pas ça, Guillaume, ne croyez pas ça. D'abord cette Henriette ne peut pas avaler ce que j'ai conté à madame, et je n'ai pourtant dit que la vérité, et ce Jules qui ne vaut pas mieux qu'elle écrit des lettres auxquelles on ne comprend rien.

—Faites avec lui comme vous faites avec moi, Faraude, dictez-lui vos lettres, il écrira ce que vous direz.

—Lui ! Il se met à rire et à se moquer, et je crois bien qu'il donne ma lettre à son Henriette pour qu'elle en fasse des gorges-chaudes. Elle sait lire, elle ! elle sait écrire, ce qui ne l'empêche pas d'être une grosse bête, excepté pour ses rapines. Si je voulais, je découvrirais toutes ses farces qui sont ma foi cousues dans du noir avec du fil blanc. Ah ! elle n'ose plus venir se frotter à moi, mais rien ne m'ôttera de l'idée qu'elle s'arrange en ce moment avec son Jules pour me desservir auprès de madame, qui ne jette même pas un coup d'œil vers moi quand je me trouve sur son passage.

—Ils ne parlent plus de vous, dit Guillaume.

—Ils savent que vous partez, et que d'ailleurs il n'y a pas moyen de vous en conter à vous. Mais, vous parti, mon pauvre Guillaume, il y aura du nouveau, vous verrez ça.

—Tant pis à cause de mon colonel, dit Guillaume ; mais lui, du moins, ne tardera pas à revenir, et il saura prendre votre défense.

—Mais pas écouter mes narrées ; mais pas écrire mes lettres.

—Pourquoi pas, Faraude, je vous dis que c'est un

un homme de cœur. J'ai été son brosseur pendant quatre ans, je le connais bien, je pense. Et maintenant voulez-vous que j'écrive votre lettre tout de suite.

—S'il vous plaît, Guillaume, puisque nous voilà seuls et tranquilles.

Le soldat alla prendre dans un tiroir tout ce qu'il fallait pour écrire, et, plaçant sur ses genoux un vieil atlas qui servait de pupitre aux cuisinières qui écrivaient elles-mêmes leurs lettres, il trempa sa plume dans l'encre et dit à Faraude : dictez.

Faraude, debout devant lui, se mit à dicter lentement ; mais sans s'arrêter.

Elle commençait par les nouvelles de sa santé et priait Mathurin de lui donner plus de détails sur celle des parents et amis. Il était impossible que, dans une famille aussi nombreuse qu'était la sienne, il n'y eût pas quelque indisposition, et elle voulait tout savoir, quitte à avoir de l'inquiétude.

Puis venait la série des questions. Mathurin assistait-il fidèlement aux offices ? N'allait-il pas s'aviser de rougir de sa religion parmi les écoliers de son âge ? Travaillait-il en conscience, se rappelant qu'elle, Faraude, s'était exilée pour subvenir à ses besoins et menait à Paris la vie la plus triste du monde. Rencontrait-il parfois la famille Ronan, et avait-il la politesse de saluer quand il passait devant la boutique de la Quenouille ?

Aux recommandations se joignirent les encouragements et un adieu plein de tristesse.

Et la lettre finie, Faraude demeurant toute songeuse, Guillaume lui demanda si elle avait encore quelque chose à dire, se déclarant prêt à ajouter un post-scriptum.

—Eh bien ! écrivez encore, dit Faraude.

—Si tu parles à M. Ronan, n'oublie pas de lui demander si la cuiller d'argent a été retrouvée."

—C'est tout ? demanda Guillaume.

—C'est tout, il comprendra. C'est ma foi rapport à cette cuiller maudite que j'ai quitté mes bons maîtres.

Et elle s'essuya les yeux avec son tablier.

—Mais, Faraude, ceux-ci sont bons aussi. Il n'y a pas d'hommes qui vaille le colonel.

—Je ne dis pas non ; mais c'est un trop beau monsieur pour s'intéresser à une pauvre cuisinière. Cela ne se fait qu'en Bretagne. Servir chez des gens trop huppés, ailleurs que dans son pays, où ils ont tous plus ou moins de charité, c'est se trouver seule sur la terre.

—Vous reviendrez, Faraude, vous reviendrez à St-Cornély quand votre pelote sera faite, et si vous tenez à retourner à la Quenouille, je crois bien qu'on ne demandera pas mieux que de vous y recevoir.

—Si je le croyais, Guillaume, si je le croyais ! Songez donc que voilà bientôt quinze ans que je mange le pain des Ronan, j'ai vu quasi naître la petite Clémence, et j'espérais bien finir mes jours chez eux.

—Ça se pourrait encore, ça se pourrait encore. Que je vous dise un mot de mon remplaçant. C'est un bon garçon, mais pas trop fin. Je crois bien que Jules lui fera de la misère.

—Je ne le souffrirai pas, dit Faraude. Je suis maîtresse dans ma cuisine, puisque madame ne descend jamais, et je vous promets bien que votre camarade ne manquera de rien, si c'est un honnête soldat comme vous. Est-ce qu'il est Breton ?

—Non ; mais il est Alsacien, c'est presque la même chose. A bientôt, Faraude, je tâcherai de venir vous dire un petit adieu tantôt.

—Revenez, Guillaume, ce sera un grand plaisir pour moi de vous voir, et vous allez joliment me manquer. Enfin, j'espère sortir un jour ou l'autre de cette galère. Ou je trouverai des maîtres chrétiens, qui me donneront la liberté d'aller à l'église, ou je retournerai au pays. Ce que je vous demande, c'est de voir un peu comment se conduit Mathurin. Il m'écrit d'assez belles lettres pour me demander de l'argent, mais je vous prie de parler à messieurs ses professeurs et aussi de questionner adroitement Jeanette, du Cheval-Blanc, sur sa conduite. Car vous comprenez bien, Guillaume, que c'est là le principal pour moi. Je veux bien donner mon argent à l'instruction, qui est une chose très bonne, puisque nos prêtres sont obligés de s'instruire ; mais dame, je ne veux pas qu'un seul de mes sous soit dépensé au cabaret ou plus mal dépensé encore. Vous me comprenez bien. Si je savais que Mathurin ne fait pas bon usage de mon argent, je prendrais mes cliques et mes claques et je partirais pour St-Cornély, et je le reconduirais par les oreilles à l'établi de son père-